

CHRONIQUE.

PARTIE OFFICIELLE.

Séance annuelle. 8 juin 1860.

Présidence de M. Berbrugger.

Après que M. le Secrétaire a donné lecture du procès-verbal de la précédente réunion, M. le Président ouvre la séance par la lecture du rapport suivant sur la situation de la *Société historique algérienne* pendant l'année 1859-1860 :

« L'absence de notre trésorier, appelé à suivre l'expédition qui opère en ce moment dans l'Est de l'Algérie, me prive de documents essentiels, dont j'aurais besoin pour établir par des chiffres la situation financière de la Société. Je puis cependant vous affirmer, d'après les renseignements qu'il m'a fournis verbalement, dans la hâte d'un départ précipité, que cette situation est très-satisfaisante et que nous sommes arrivés à équilibrer les dépenses et les recettes. La gêne, survenue à l'époque où nous avons perdu la faveur de l'impression gratuite pour notre *Revue*, a cessé complètement. Cet heureux résultat est d'autant plus remarquable, qu'une circonstance, dont j'aurai bientôt à vous entretenir, a éloigné subitement une partie de nos collègues, diminuant d'autant nos ressources pécuniaires ; et que, malgré l'avis qui figure en permanence sur la couverture du journal, un assez grand nombre de correspondants n'ont pas encore acquitté leurs cotisations. Nous n'avons rien reçu, non plus, jusqu'ici, d'un abonnement ministériel de 200 fr. par an dont il a été souvent question dans cette enceinte.

Mais le maintien au budget de cette année, des 500 fr. alloués sur l'exercice précédent par le Conseil général d'Alger ; une subvention de pareille somme, que nous devons à la libéralité du Conseil général d'Oran ; une autre de 300 fr., octroyée généreusement par M. le Ministre de l'Instruction publique, nous ont permis, avec nos ressources particulières, — de faire face aux frais courants et même d'acquitter l'arriéré. Il faut faire figurer à notre actif l'économie de deux numéros que

nous réalisons cette année, soit environ 800 fr., par suite de la combinaison qui vous est déjà connue.

Le résumé de la situation financière est donc que l'on nous doit encore beaucoup et que nous ne devons plus rien à personne.

La guerre d'Italie a fait perdre à la Société un grand nombre de membres militaires ou se rattachant aux services de l'armée. Une élimination, devenue nécessaire, de tous ceux de nos correspondants qui n'ont jamais donné signe de vie, sous aucun rapport, a contribué encore à diminuer notre personnel. De sorte, que, tout en ayant gagné beaucoup de nouveaux membres, nous sommes un peu moins nombreux que l'an dernier. Je me hâte d'ajouter que la diminution n'est pourtant que de quatre personnes.

C'est une occasion de rappeler que nous sommes ici dans un pays où la mobilité de la population est extrême, et qu'il faut travailler sans cesse à remplir les vides qui se produisent incessamment. C'est à chacun de nous de faire, dans ce but, son œuvre de propagande.

Chargé de la direction du journal, je dois m'abstenir de caractériser la marche qu'il a suivie. C'est au public de le faire et à vous d'avertir votre Président, s'il ne s'est pas maintenu dans la voie qui vous semble la meilleure.

Pendant sa première époque, la *Revue* a recruté dans le pays la plupart des hommes de bonne volonté et de savoir, qui pouvaient y collaborer. Aussi, bien que nous gagnions toujours de nouveaux travailleurs, la moisson n'est pas, ne peut pas être aussi abondante aujourd'hui que dans les premiers temps. Une circonstance de très-bon augure, c'est que nous conservons nos collaborateurs : la tribune que nous avons élevée leur paraît bonne, et ils y tiennent.

Aujourd'hui, nous comptons 246 membres, ainsi répartis : 72 résidents, 32 honoraires et 142 correspondants. Ce chiffre est inférieur de 4 à celui de l'an dernier, mais vous en savez la cause et vous pouvez reconnaître qu'elle ne tient pas à une diminution dans la sympathie publique pour l'œuvre que nous accomplissons. En effet, de ceux qui manquent à notre tableau, la guerre d'Italie a éloigné le plus grand nombre ; les autres étaient des membres inutiles, qu'il a fallu se retrancher. Les sociétés, même métropolitaines, passent au début par ces fluc-

tuations inévitables, avant de se constituer un personnel dévoué et constant. Ici, l'épreuve est un peu plus forte, parce que la population est plus mobile qu'en Europe.

Nos travaux, tout en conservant leur caractère spécial, ont pris de l'extension, depuis quelque temps. Sans abandonner le passé, qui est essentiellement notre domaine, nous avons voulu aussi nous occuper du présent; et nous avons mis à l'étude une question toute d'actualité, à laquelle se rattachent de grandes et légitimes espérances. L'exploration de l'Afrique centrale, dont nous étudions en ce moment un des principaux aspects, intéresse la civilisation, la science, l'industrie et le commerce. Une société algérienne ne pouvait y rester indifférente, surtout quand les travaux géographiques figurent dans son programme. Les mémoires dont vous entendrez la lecture dans cette séance, prouveront que votre appel a été entendu et qu'on y répond avec empressement.

Le renouvellement intégral du bureau, qui doit avoir lieu aujourd'hui, fournit l'occasion de suggérer une mesure qui semble nécessaire et qui n'infirmes en rien les dispositions de nos statuts. Vous avez déjà décidé qu'à partir de 1861, l'année de la *Revue* coïnciderait désormais avec l'année civile. Ne conviendrait-il pas de placer aussi les élections générales à cette même époque? Au lieu d'être faites à l'époque des chaleurs, où il y a beaucoup d'absents, elles se feront en janvier. Vous renoncerez ainsi à l'année actuelle d'exercice qui commence au mois de juin, par la même raison que vous n'avez plus voulu avoir une année de publication commençant au mois d'octobre. Moyennant cette modification très-simple, année du journal, année d'exercice de votre bureau, tout commencerait dorénavant avec l'année ordinaire. C'est une simplification d'une utilité trop évidente, d'une exécution trop facile, pour que je la développe et la motive plus longuement.

Dans l'hypothèse où vous seriez de cet avis, il y aurait deux manières d'appliquer la mesure :

Ou vous prorogerez le bureau actuel jusqu'au commencement de 1861;

Ou, — après avoir procédé aujourd'hui à une élection générale, qui n'aurait d'effet que pour les sept derniers mois de 1860, — vous feriez, au mois de janvier prochain, une nouvelle élection générale, qui aurait alors la portée réglementaire.

C'est à vous. Messieurs, de prononcer.

Quelle que soit votre décision, permettez-moi, en arrivant à la fin de ce rapport, de vous remercier vivement, au nom du Bureau, vous et tous nos collègues absents, du concours empressé que vous n'avez cessé de nous accorder pendant la période d'exercice qui finit aujourd'hui. Le zèle des membres de la Société s'est manifesté par l'envoi de travaux tellement nombreux et importants, que nous sommes au regret de ne pouvoir faire paraître la *Revue* plus fréquemment, afin de ne pas laisser en arrière beaucoup d'articles remarquables, qui méritent les honneurs d'une immédiate publicité.

Les membres résidents, outre leur part de collaboration au journal, ont donné une autre preuve de zèle, par l'assiduité aux séances, où nous avons eu, presque toujours, le quart au moins des personnes inscrites au tableau. Cette proportion paraîtra très-satisfaisante à ceux d'entre vous qui savent qu'en Europe, dans des Sociétés, bien autrement nombreuses que la nôtre, on ne compte souvent que cinq ou six membres aux réunions. L'éloge que votre Président est heureux de pouvoir vous adresser à ce sujet n'est donc pas une flatterie.

Au reste, le plus bel éloge qu'on puisse faire de notre Société, c'est qu'elle a pu atteindre sa cinquième année d'existence dans une union qui ne s'est jamais altérée un seul instant; qu'elle a mis au jour, et peut-être préservé de la destruction, une grande quantité de matériaux importants pour l'histoire locale; qu'elle a contribué à placer en évidence quelques jeunes talents qui honorent l'Algérie; et qu'enfin, en développant ici le goût des études historiques, elle a offert un noble aliment à beaucoup de bons esprits et les a préservés des tendances matérielles qui dominent trop souvent dans les pays nouveaux, où la société proprement dite n'a pas encore eu le temps de se constituer. Les encouragements donnés par différents Ministres et par les Conseils généraux témoignent, d'ailleurs, que l'œuvre de la Société historique algérienne a été reconnue sérieuse, utile, accomplie avec un zèle bien désintéressé et non sans quelque talent.

Il ne reste donc plus qu'à suivre une honorable voie déjà ouverte et d'ajouter à l'honneur d'une heureuse initiative, le mérite d'une virile persévérance. »

Après la lecture de ce rapport, la Société, votant sur la proposition faite par le Président, décide que le Bureau actuel sera maintenu jusqu'au 31 décembre 1860, et que dorénavant les élections générales se feront dans la première séance de janvier.

Elle approuve ensuite la proposition faite également par M. le Président de faire insérer les trois rapports relatifs à la question de l'Afrique centrale, dans le journal *l'Akhbar*, et d'en faire faire un tirage à part, ce qui permettrait de donner à ces travaux la plus grande publicité possible avec le moins de dépense.

M. Levert, préfet d'Alger et président honoraire de la Société, est introduit dans la salle des séances et vient prendre part aux travaux. Il est reçu par M. le Président.

MM. Wayssettes, Berbrugger et Cocquerel donnent ensuite lecture des rapports que chacun d'eux avait la mission de rédiger. La discussion s'ouvre sur ces différents mémoires.

M. le Préfet énumère quelques difficultés qui pourraient surgir de l'établissement de résidents français dans les contrées au Sud de l'Algérie, en dehors de notre domination. Il se demande si l'exploration du pays ne doit pas précéder leur institution; et il craint que la France ne se trouve engagée au-delà de ce qui pourrait lui convenir dans le cas où ces fonctionnaires seraient lésés dans leurs intérêts ou insultés par des populations indépendantes. Le recrutement de ce personnel lui paraît, d'ailleurs, présenter des difficultés considérables, car il faut, dans des postes semblables, des hommes d'une vigoureuse organisation physique et morale, des hommes dévoués et connaissant à fond les indigènes.

MM. Cocquerel, Bresnier, Berbrugger, Durando, etc., reprennent ces objections une à une. Tous reconnaissent qu'il sera difficile de trouver des hommes qui conviennent parfaitement à ces fonctions; cependant, cela ne leur paraît pas impossible.

M. Berbrugger cite à cette occasion des officiers de l'armée d'Afrique qui sont restés pendant plusieurs années dans des positions analogues et qui s'en sont parfaitement tirés. Il ne s'agit donc que de bien choisir.

Il fait observer ensuite qu'il n'est pas indispensable de donner un caractère officiel à ces agents. On peut confier à de simples voyageurs la mission d'explorer certains points du Sud-Est, où nous avons intérêt à exercer quelque influence, leur accorder un subside convenable en leur imposant l'obligation de rester deux ou trois ans

dans l'oasis ou la contrée qui leur aura été assignée. Cela lui semble tout concilier.

M. Durando rappelle que, de tous les Européens, les médecins sont ceux que les musulmans accueillent le plus volontiers. Les études que le médecin doit faire le rendent tout-à-fait propre aussi à rendre de grands services scientifiques dans une mission de ce genre. Il lui semble que c'est surtout dans cette classe qu'il faut chercher des candidats.

M. Cocquerel est d'avis que l'institution des résidents doit précéder toute exploration faite sur une grande échelle. Placés aux avant-postes de la civilisation européenne, ils seraient en excellente position de recueillir les renseignements les meilleurs et les plus abondants. Ils offriraient à nos voyageurs d'utiles points d'appui et de précieuses étapes où ceux-ci seraient toujours sûrs de trouver sympathie, aide, protection, et où ils se retremperaient pour continuer leurs courses aventureuses.

On ne pousse pas la discussion plus loin dans cette séance, mais elle sera reprise à la prochaine réunion, alors que les trois rapports ayant été publiés, chaque membre sera complètement pénétré de l'ensemble du sujet.

Avant de lever la séance, M. le Président adresse, au nom de la Société, des remerciements à M. le Préfet pour avoir bien voulu honorer cette réunion de sa présence et apporter le concours de ses lumières sur le sujet à l'ordre du jour. Il profite de cette occasion pour renouveler à cet honorable fonctionnaire le témoignage de reconnaissance que la Société lui doit, au sujet de sa bienveillante intervention auprès du Conseil général, lorsqu'il s'est agi de renouveler à la *Revue africaine* les 500 francs de la subvention votée en 1858. Il espère que M. le Préfet daignera continuer à la Société la haute sympathie qu'il a bien voulu lui accorder jusqu'ici.

Pour extrait ou analyse,

Le Secrétaire,

VAYSETTES.



PARTIE NON OFFICIELLE.

BENI KHETTAB. — On nous écrit de cette partie de la Kabylie orientale, à la date du 21 juin :

« En attendant que je vous adresse une notice plus détaillée sur les remarques archéologiques que je pourrai faire pendant le cours de l'expédition, je m'empresse de vous communiquer aujourd'hui une nouvelle copie de la fameuse inscription de Fdoulès, dont la découverte est due à M. le colonel de Neveu.

» Lorsque, en 1857, de concert avec M. le capitaine d'Yauville, nous avons essayé d'en relever la copie, publiée depuis dans l'*Annuaire* de Constantine, nous éprouvâmes de grandes difficultés : un brouillard humide nous enveloppait ; et, raison plus sérieuse encore, nous ne pouvions disposer que de quelques instants.

» Ces jours derniers, de notre bivouac de Fedj el-Arbâ, je me suis rendu à Fdoulès pour tâcher de me procurer une copie plus exacte de ce fragment épigraphique dont le sens a tant préoccupé ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire du pays.

» M. Puig, pharmacien attaché à l'ambulance de la colonne, qui avait apporté son appareil photographique, a bien voulu me prêter son concours, mais le résultat a été nul. J'ai essayé alors l'estampage : les nombreuses rugosités de la pierre et la mousse verdâtre qui la recouvre, ont encore rendu ma besogne inutile. Enfin, j'ai dû me borner à consacrer plusieurs heures pour reproduire aussi exactement que possible la copie ci-jointe, dont chaque ligne donne relativement la grandeur des lettres, en diminuant les caractères du haut en bas.

« Quelques mots sont tracés avec moins de netteté que d'autres ; ce sont ceux dont la lecture m'a paru douteuse. Si ce nouveau travail n'est point aussi complet que j'aurais voulu l'obtenir, il pourra servir du moins à la comparaison avec les copies précédentes et à rétablir peut-être la lecture de quelques mots illisibles (1).

» A *El-Aroussa*, où nous avons bivouaqué le 14 juin, j'ai vu un monument celtique ou druidique, dont je vous adresse un croquis, avec les dimensions. Il donne son nom au quartier où il est situé.

» *El-Aroussa* (la fiancée) est un dolmen en calcaire grisâtre, orienté de l'Est à l'Ouest, qui se trouve dressé sur le versant oriental d'un plateau vaste et découvert du pays des Beni Ftah.

(1) Cette communication nous parvient au moment de mettre la dernière feuille de ce numéro sous presse. Nous ne pouvons donc pas publier aujourd'hui la copie de M. Féraud, que la typographie ordinaire ne pourrait reproduire, et qui doit être lithographiée. — N. de la R.

» Deux pierres, légèrement penchées à droite, supportent la table supérieure. Une quatrième dalle ferme le côté Ouest.

» L'imagination fantastique des Kabiles a brodé sur ce monument une légende à peu près analogue à celle du Hammam Meskhoutin, près de Guelma :

« Un frère voulait épouser sa sœur. Dieu, pour empêcher ou punir cette union incestueuse, transforma en pierre le couple criminel, au moment où il se transportait vers le toit conjugal. »

» Les deux blocs perpendiculaire qui servent de pieds à la table représentent, selon eux, le corps et les jambes de la mule montée par la fiancée. La table serait l'Aroussa elle-même ; et, enfin, la pierre qui paraît fermer le monument du côté Ouest serait le mari.

» Plusieurs autres blocs de pierre informes jonchent le sol aux environs. Ce sont là les parents, les témoins et les amis invités à la noce.

» Le kadi qui aurait présidé au mariage figure aussi au nombre des coupables métamorphosés ; on le remarque à son ampleur et à une certaine blancheur que n'ont pas ses compagnons d'infortune.

» J'ai vu encore sur le plateau d'El-Aroussa, plusieurs vestiges de l'occupation romaine. — Ce devait être des postes militaires ou des établissements agricoles. »

L. FÉRAUD, *Interprète de l'armée.*

SAHARA. — On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de M. H. Duveyrier, adressée à M. Mac Carthy et datée de Biskra, le 11 avril 1860 :

« Je vous ai fait communiquer dernièrement les résultats définitifs des observations astronomiques que j'ai faites à R'ardaïa et dans plusieurs localités situées au Sud de cette ville, du moins celles que j'avais envoyées en Allemagne et qui ont été calculées à Gotha sous la direction de Hansen, directeur de l'Observatoire de cette ville. Pour plus de sûreté je les recopie ici :

R'ardaïa, latitude Nord	32° 28' 36"	longitude	1° 33' 54"
Metlili.	32° 14' 30"		1° 31' 30"
H'assi Djedid.	32° 12' 8"		1° 25' 12"
H'assi D'omrân.	31° 51' 48"		1° 14' 48"
H'assi Berr'aoui.	31° 32' 47"		1° 21' 00"
H'assi Zerara.	31° 15' 18"		1° 9' 48"
El-Goléa.	30° 32' 12"		0° 47' 31"

» La grande différence que vous trouverez entre les longitudes des points extrêmes de cette liste, les seules qui aient été déduites d'observations directes (les autres ont été interpolées), et les chiffres que j'ai envoyés à la Société de Géographie de Paris tiennent,

je crois, en grande partie à l'estime de la collimation de mon sextant qui s'est trouvée être de 30" 6, et, j'en suis honteux, à une erreur d'addition dans les moyennes.

» L'incertitude des positions que je vous donne aujourd'hui n'existe plus que dans l'erreur possible d'observation, et, pour El-Goléa, dans la variation de marche d'une montre pendant un court intervalle de temps, une demi-heure. Vous pouvez vous servir des latitudes en toute sûreté; quand aux longitudes, nous n'avons rien de préférable pour le moment.

« Le D^r Petermann a publié dans le numéro 2 de sa *Revue géographique* pour l'année 1860, la carte très-détaillée de ma course chez les Chaanba à l'échelle du millionième. Cette carte est, comme toutes celles qu'il fait, très-bien exécutée; malheureusement, il fit alors recalculer les longitudes, et, par suite de l'erreur d'addition dont je vous parlais à l'instant, elles se sont trouvées complètement déplacées. Son numéro 3 contient une rectification de laquelle j'ai extrait le tableau que vous envoie.

« Avant de passer à d'autres sujets, je dois vous dire que le D^r Barth fait faire une traduction française soignée de son ouvrage (1). Ses vocabulaires, au nombre de quarante-sept, paraîtront cet hiver; il y en a six ou sept de 2 à 3,000 mots.

« Les ministères de l'Algérie et du Commerce m'ont accordé récemment une indemnité de 6,000 fr. qui est venue, je vous assure, très à propos pour me permettre de ne plus rien demander à mon père.

« Quelques mots actuellement sur mes dernières courses du 1^{er} février au 10 avril 1860. Elles ont été motivées surtout par l'impossibilité où je me trouvais d'attendre à Biskra, sans rien faire, la réparation de mon chronomètre. Choisisant autant que possible du nouveau, je me suis rendu à Mer'aïeur, par la route des colonnes, et coupant alors au Sud-Est j'ai été aboutir à Guemar, dans l'Oued Souf. A El-Oued, le khalifa ne voulut pas me laisser partir pour le Djerid tunisien, alors je pris le parti de relever la longue route d'El-Oued à Ouargla, laquelle plonge tellement au Sud qu'elle a un développement total de sept jours de marche et qu'elle n'est pas ainsi plus courte que celle qui passe par Tougourt.

» De Ouargla je revins dans cette dernière ville, où je trouvai des autorisations précises pour me rendre à Nefta, et de nombreux *a'mra* (ordres) du Bey de Tunis, Si Sadok, que mon père s'était procurés au cabinet de l'Empereur. Je me dirigeai donc de Tougourt à El-Oued, où je cassai mon dernier Fortin et d'où je partis pour Nefta, escorté par 175 fusils et par

(1) M. Duveyrier veut sans doute parler de la traduction de M. Paul Ithier, publiée à Bruxelles par MM. Van Meenen.

quantité de poltrons. La route, il est vrai, est loin d'être sûre, comme vous le verrez lorsque je pourrai vous raconter mes tribulations de voyage. En Tunisie, j'allai de Nefta à Tozer, puis à Sedada et de là au Nifzaoua en traversant le Grand Chot'.

» Du Nifzaoua je me rendis à Gabès, puis de là directement à Gafsa en rentrant à Tozer, je fis tous mes efforts pour ne pas rentrer en Algérie par le Souf. Enfin je pus m'en aller par la montagne, touchant Chebika, Tamar'za, Midas et Neguerin, puis Zribt el-Oued, j'atteignis Biskra.

» J'ai 18 latitudes et 2 longitudes (Tozer et Nefta); tout le Djérid tunisien est à 15 minutes environ de sa position en latitude. M. Prax a dû appliquer en sens inverse la correction du demi diamètre du soleil, mais ce que je dis là n'est qu'une supposition.

» Latitude de Sedada :

1° Par le passage de Sirius au méridien (12 mars) 34° 0' 36" 8

2° Par le passage du soleil au méridien (13 mars) 34° 0' 32" 5

3° Par le passage de Sirius au méridien (13 mars) 34° 0' 41" 4

Moyenne. 34° 0' 37"

» Je trouve Nefta par 33° 52' 21"; Tozer, provisoirement par 33° 54' 54"; Gafsa est mieux. Je vous dirai avant mon départ où s'en va le Nifzaoua

» Indépendamment des observations astronomiques, j'ai les itinéraires détaillés de toutes mes courses. J'ai copié une trentaine d'inscriptions latines que j'enverrai sous peu au général Desvaux, et plus tard j'y joindrai des notes sur les ruines où je les ai relevées. J'ai quelques échantillons d'histoire naturelle, des fossiles de la grotte de Seba Regoud, mais un peu déformés.

» Tout à vous de cœur,

« H. DUVEYRIER. »

CHELLALA. — En publiant, dans notre numéro 22, la traduction du récit de l'*Expédition de Chellala*, nous avons oublié de dire que le manuscrit original a été recueilli jadis par M. le général Deligny, qui l'a donné en 1847 à M. Bresnier, en l'autorisant à le publier quand il le jugerait opportun, M. Bresnier nous prie de réparer cette omission en constatant sa gratitude pour le donateur.

Nous ajouterons que, dans la note qui vient à la suite de cet article (page 186 du IV^e volume de la *Revue*), il faut rectifier la date, qui est 1847 et non 1857, comme il a été imprimé par erreur.

AVIS. — Le n° 23 de la *Revue Africaine* ne devait paraître qu'au mois d'août, ainsi qu'il a été annoncé récemment. Mais le désir de placer, en temps opportun sous les yeux du lecteur, l'article de M. Bulard, sur l'éclipse du 18 juillet 1860, nous engage à en avancer la publication. Il sera donc distribué dès le 12 juillet.